

Cette nouvelle d'Alexandre Lemieux est disponible selon la licence Creative Commons suivante : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/2.5/ca/>

Plus de détails sur le site de l'auteur à l'adresse suivante : <http://www.fortrel.net/assassin/>

L'Assassin

par Alexandre Lemieux

J'adore le vingt-et-unième siècle. L'air est respirable et la nourriture tellement meilleure que cette saleté synthétique à laquelle je suis habitué.

Malgré le système d'alarme, s'introduire chez France Durivage fût un jeu d'enfants. Lorsque mon assistant sensoriel m'avertit de l'arrivée d'un véhicule à combustibles fossiles devant la maison, j'attends la scientifique depuis plusieurs heures déjà. J'ai tout le temps nécessaire pour poser le bouquin, saisir mon arme et passer dans une autre pièce pour profiter au maximum d'un effet de surprise.

France déverrouille la porte et désactive le système d'alarme que j'ai compromis pour donner l'impression que tout est en règle. Elle dépose ses bagages : deux grandes valises, quelques sacs, une bourse et un carton de café vide. Je superpose à mon champ de vision les images de la caméra que j'ai dissimulée plus tôt. J'attends que madame Durivage s'éloigne de la porte pour m'assurer qu'elle ne puisse pas m'échapper.

Bien au courant des objectifs de ma mission, j'avais réglé la puissance de mon arme à son maximum. Le rayon ne laissera aucune chance. Lorsque j'appuierai sur le bouton, un choc électromagnétique traversera le corps de ma cible et laissera croire à une crise cardiaque. Pas de blessure, ni de sang. Ça sera très propre. Le diagnostic aura peut-être l'air suspect pour une femme dans la trentaine, mais les autorités de cette époque auront oublié l'incident dans quelques jours.

Je me ravise pourtant à la dernière minute et j'ajuste la puissance de l'arme à un autre niveau sur les menus translucides qui se superposent à mon champ de vision. J'hésite un instant mais je confirme les paramètres et les menus s'évaporent.

Ça se passe sans bavure. Je tourne le coin, souris tout en pointant mon arme et appuie sur le bouton. Je n'ai même pas à viser : mon arme alterne sa configuration pour s'assurer d'atteindre sa cible.

France Durivage s'effondre au travers de ses bagages. Elle pousse un râle, mais je sais que ce n'est que l'air qui est expulsé de ses poumons suite à sa chute : à cette puissance, mon rayon ne fait que paralyser le système nerveux de sa cible. J'ai plusieurs minutes à ma disposition. J'aurais dû tuer

la scientifique, comme les plans de la mission me le dictaient, mais j'ai une ou deux questions à lui poser.

Délicatement, je retourne France et la soulève pour la déposer sur le sofa de son salon. Je pose un coussin derrière sa tête pour qu'elle puisse me voir. Ses yeux sont terrorisés et elle sue abondamment : elle n'a pas perdu conscience.

— Bonjour madame Durivage, dis-je en prenant soin de bien prononcer chaque mot. Pardonnez-moi mon accent : je n'ai pas beaucoup eu l'occasion de pratiquer le français tel qu'il est parlé à cette époque.

Mon introduction ne semble pas la rassurer.

— Mon employeur m'envoie pour... hmm... régler la situation dont vous serez l'instigatrice en 2029. Si vous le permettez, j'aimerais par contre vous poser quelques questions avant de procéder.

Je pose deux doigts sur le poignet de madame Durivage et vérifie son pouls. Un peu rapide, sûrement l'effet du stress, mais tout devrait rentrer dans l'ordre d'ici quelques minutes.

— Je suis un admirateur de vos œuvres, voyez-vous, même si elles ont presque toutes été mises à l'index pendant les hérésies du vingt-quatrième siècle. Vos textes sont très difficiles à trouver, vous savez ?

Je souris, à la fois gêné et excité de rencontrer la femme qui a changé le monde six cents ans avant ma naissance.

— Alors donc... Les historiens de mon époque sont convaincus que vous avez eu des conversations avec le docteur Siri Dessak. Ils se demandent si les bases de votre discours philosophique sont influencées par les écrits de ce penseur indien ou si c'est plutôt le contraire. Voyez-vous, nos archives du vingt-et-unième siècle sont incomplètes et il est difficile de bien dater certains documents qui ont survécu aux affres du temps.

Je regarde madame Durivage qui ne s'est toujours pas remise de ses émotions. Ses yeux sont exorbités et sa respiration est haletante, irrégulière. Je me sens un peu mal à l'aise et baisse les yeux.

— Ne vous en faites pas trop, madame Durivage — je peux vous appeler France? Vous êtes sous l'effet d'un rayon paralysant. C'est tout à fait bénin et les effets devraient s'effacer d'eux-mêmes d'ici quelques minutes, dépendant de la concentration de fer dans votre système.

Je vois dans ses yeux que mes paroles n'ont pas l'effet escompté.

— Ma présence vous importune peut-être... Soit. Relaxez et contrôlez votre respiration. Je passerai dans la pièce d'à côté. J'ai pris la liberté de consulter votre bibliothèque et j'ai remarqué que vous aviez plusieurs éditions originales de textes qui ont été perdus à jamais. Ça ne vous embête pas trop si je lis pendant que vous réfléchissez à mes

questions? Faites-moi signe lorsque les effets du rayon se seront évaporés.

* * *

Je suis tiré de ma lecture par les injures que me crie madame Durivage. Je remets le signet pour marquer la page. Il y a longtemps que je n'ai pas lu sur du papier, en français par-dessus le marché. Je dépose le livre sur le coin de la table de la cuisine. J'attrape un verre de jus d'orange et me dirige vers le salon.

France est debout devant l'arche menant au salon et frappe à points fermés sur la barrière d'énergie que j'ai créée quelques minutes plus tôt. Lorsqu'elle me voit, elle me foudroie du regard et me lance une panoplie d'insultes : une série de termes désuets empruntés à une religion encore bien présente à cette époque.

Je tends le verre de jus à travers une ouverture invisible que je façonne dans la barrière. France attrape le verre et me lance son contenu au visage. Par réflexe, je fais un pas de côté pour esquiver mais le mur d'énergie a tout bloqué.

— Je vous apporte un autre verre, France?

Elle me renvoie une nouvelle série d'injures colorées mais ma connaissance limitée du français m'empêche de saisir les nuances. Je suis curieux mais le moment semble mal choisi pour approfondir la discussion en ce sens.

France se précipite à la fenêtre du salon, tente de l'ouvrir, mais une barrière invisible arrête ses doigts à quelques centimètres du loquet. Elle soulève un bibelot de pierre posé sur une table basse et le lance en direction de la fenêtre. La barrière absorbe le choc sans broncher et l'objet retombe au sol.

Je tousse pour attirer l'attention de la scientifique.

— Si j'en crois le calendrier fixé au réfrigérateur, vous assistiez à une conférence traitant d'éthique et de science responsable dans la ville de Québec, il y a quatre heures environ. Nos archives me le confirment également. Vous avez mangé depuis? Désirez-vous que je cuisine quelque chose? Ça me ferait bien plaisir. J'ai rarement cuisiné avec autres choses que des aliments de synthèse. Si vous saviez la chance que vous avez !

Impuissante, France s'effondre en pleurs. La situation doit être, en effet, plutôt troublante pour elle. Je m'éclipse une fois de plus dans l'espoir que ma captive s'adapte mieux à la situation en mon absence.

Je lui porte un second verre de jus quelques minutes plus tard et lui propose de baisser la barrière si elle accepte de ne rien tenter de stupide. Ce sera plus facile de discuter si elle s'assied à la table pendant que je prépare le repas. Je rebrousse chemin sans avoir obtenu de réponse mais elle ne tente pas de m'asperger de jus cette fois.

J'en suis encore à cataloguer le contenu du réfrigérateur lorsque France s'approche, chancelante.

— Qu'est-ce que vous me voulez? dit-elle. (Son désespoir est palpable.) Qu'est-ce que cette histoire de mission, d'employeur? Vous faites sûrement erreur sur la personne. Je suis une scientifique, pas une politicienne, une terroriste ou une criminelle.

— Je vous dois des explications, j'imagine. Tout ceci est classé secret mais j'imagine que ça n'aura pas énormément d'impacts si je... hmm... eh bien, vous savez...

France est secouée d'une courte vague de sanglots qu'elle résorbe avec une force de caractère impressionnante. Je me sens particulièrement maladroit. Elle s'assied à la table de manière à me faire face et attend que je poursuive.

— Je n'ai rien contre vous, vous savez. Si je dois vous tuer, ce n'est que par loyauté envers mes employeurs. Je viens du futur. J'ai quitté mon époque en 2658 avec comme mission d'empêcher l'effondrement politique de 2170. Effondrement dont vous êtes la principale cause. Nous n'aurions pas cette discussion si vous n'aviez pas publié votre manifeste du scientifique citoyen planétaire en 2029.

Le regard de France passe de la peur au questionnement, puis à la haine :

— Vous êtes vraiment cruel. Un véritable psychopathe ! Séquestrer les gens, leur monter une histoire aussi abracadabrante. Espèce de monstre ! Qu'est-ce que vous voulez vraiment? Vous allez me découper en morceaux après m'avoir violée? Vous êtes fêlé ! Vous pensez que je vais croire ces sornettes? Un visiteur du futur venu me cuisiner mon dernier repas avant de m'assassiner... Bien sûr !

— Je ne sais pas quoi vous dire, madame Durivage. C'est bel et bien la vérité et, soyez-en assurée, je n'ai pas l'intention de vous violer ni de vous torturer. Vos œuvres influenceront toute une génération, mais favorisera aussi le déclin de 2170. Je ne suis pas le meilleur candidat pour vous expliquer tout ça : ce sont Staligner et Porendo qui pourraient vous convaincre. C'étaient de grands philosophes, de grands historiens. J'aimerais vous exposer leurs raisonnements dans les détails mais il faudrait tout d'abord passer en revue toute l'histoire du 21^e et 22^e siècles. Ça pourrait être long et je ne suis pas un très bon orateur.

France me regarde mais n'écoute pas vraiment ce que je dis. Son regard est perdu dans le vide et elle semble immensément triste. J'ai soudainement l'impression qu'elle ne touchera pas au repas que je suis en train de lui préparer. Je pose le couteau sur la planche et pousse les ingrédients de côté. Je l'observe un instant sans rien dire mais elle se retourne et enfouit son visage dans ses mains.

— Je suis désolé de vous causer tout ce stress. Vous êtes un personnage politique important, quelqu'un qui a changé le monde, un modèle et un guide pour plusieurs. Les historiens vous consacrent des chapitres entiers des textes qu'on enseigne aux jeunes citoyens. J'admire votre courage et votre honnêteté, et je dois admettre que je suis un peu intimidé.

Je contourne la surface de travail mais elle m'arrête d'un geste de la main.

— Arrêtez vos conneries. Si vous êtes ici pour me tuer, faites-le qu'on en finisse. Et surtout, cessez de faire semblant d'être gentil et attentionné. Nous ne serons pas des amis.

Je reste interdit et, au bout d'un moment de réflexion, j'en arrive à la conclusion que France Durivage a raison. Je lui tourne le dos et pose les deux mains sur le comptoir. Mon pistolet repose à quelques centimètres à peine de ma main droite. Je ferme les yeux et saisis l'arme d'un geste lent. Lorsque je me retourne pour mettre madame Durivage en joue, cette dernière éclate en sanglots. J'hésite, puis baisse l'arme.

D'un geste mécanique, je fais passer mon pistolet dans ma main gauche et le lui tends comme un soldat remet son arme à son supérieur après avoir été expulsé des rangs. Elle lève sur moi un regard inquisiteur et hésite avant de prendre l'arme.

— Je ne peux pas vous tuer. Vos œuvres ont influencé toute ma vie. Le premier livre que j'ai lu en entier était de vous : votre recueil destiné aux écoliers, publié en 2035. Ce serait me trahir de m'en prendre à vous.

Elle me regarde sans rien dire, éberluée.

— J'avais dix ans et je venais d'emménager avec mes parents dans une nouvelle zone décontaminée. Je m'aventurais souvent dans les ruines d'un grand édifice en périphérie de la zone. Ce devait être une école jadis mais la moitié de l'édifice s'était écroulée depuis bien longtemps. J'y trouvais toutes sortes de choses étranges et insolites, des choses du passé. Un matin, je suis tombé sur une boîte de plastique. Je l'ai ouvert avec toute la curiosité d'un enfant de dix ans et j'ai trouvé une collection de livres, en papier, tous conservés dans des emballages individuels. Ils avaient miraculeusement échappé à l'emprise du temps et, je l'appris plus tard, aux hérésies de 2300. Le citoyen que j'allais devenir aurait dû rapporter la découverte aux autorités et remettre les livres au gouvernement afin de faire croître notre connaissance sur les peuples anciens, mais ma curiosité était plus forte que tout.

« J'avais appris les rudiments du français à l'école et, même s'il m'était très difficile de déchiffrer vos écrits au début, j'ai lu chacun des livres que renfermait ce trésor. J'ai caché la boîte sous une dalle de béton. Je revenais souvent lire, à la lumière d'une lampe de poche, alors que les autres enfants jouaient dans les décombres. Mes instituteurs s'étonnaient de

mes progrès et mes parents étaient épatés.

France Durivage n'a toujours rien dit. Elle semble nerveuse et sa main ne s'éloigne jamais bien loin de mon arme.

— Comment suis-je sensée croire à cette histoire sens dessus dessous? Vous dites que vous avez lu mes livres... Je n'en ai écrits aucun ! Fouillez la maison : vous verrez bien.

— Bien sûr. Vous ne les avez pas écrits encore. En 2010, vous serez invitée à Genève puis à Berlin et New York — l'ancien New York : celui d'avant la bombe. Vos intentions sont pures, madame Durivage, mais ce que les gens feront de vos textes, de votre philosophie, ce sera affreux. Ce n'est pas par haine qu'on m'a envoyé dans le passé pour... pour vous tuer.

— Mais pourquoi vous a-t-on envoyé vous, si vous êtes un admirateur de mes... livres ? N'importe qui d'autre aurait fait un meilleur assassin, n'est-ce pas ?

Je ne peux masquer un sourire. Me croit-elle vraiment, ou tente-t-elle de diriger la conversation dans une direction précise ?

— La découverte de vos textes a cristallisé mon intérêt pour l'étude des mœurs, de l'histoire et des langues du 21^e et 22^e siècles. Le gouvernement désirait envoyer quelqu'un qui parle français et qui en saurait assez sur votre époque pour passer inaperçu. Vous avez raison, je ne suis pas un assassin. J'ai même été exempté de la dernière année de mon service militaire.

France étudie ma réponse. Elle se demande sûrement si elle peut me faire confiance, si elle croit ou pas mon histoire.

— Et qu'allez-vous faire maintenant ? Si vous ne me tuez pas, vous ne pourrez pas retourner chez-vous, non ? Ils sauront bien que je ne suis pas morte.

— Je ne peux pas retourner chez-moi de toute façon. Je change le futur. Si j'avais la possibilité de retourner en 2658, ce serait dans un monde tout autre.

— Je ne comprends pas... Si les politiciens de votre époque veulent changer le passé pour... sauver l'humanité ou peu importe, ils ne seront pas là pour profiter de la nouvelle — comment vous dites ? — ligne temporelle ? Ils ne feront pas le saut dans ce nouveau futur que vous leur préparez.

— Mais il y a la Rencontre. Un événement qui n'est pas affecté par ce qui se passe sur Terre. En 2652, des extra-terrestres sont débarqués sur Terre !

France lève la main pour me signaler que j'ai dépassé les bornes mais je l'implore de bien vouloir suivre mon explication jusqu'au bout.

— Ils sont pacifiques. Ce sont eux qui ont développé les technologies nécessaires aux voyages temporels. Ils ont numérisé des milliers d'individus de mon époque et je transporte ces données avec moi dans le passé. Lorsqu'ils arriveront — toujours en 2652 parce que mes actions ne les affectent pas — les extra-terrestres auront la technologie pour ressusciter tous ces hommes et toutes ces femmes qui ont été numérisés.

France feint d'un sourire. Son incrédulité est palpable. Je dis pourtant la vérité. J'aimerais prouver à madame Durivage que ce que je dis est vrai mais je n'ai rien de tangible. Je pose sur la table la capsule que m'ont remise les extra-terrestres mais ce n'est rien de plus qu'un boîtier de céramique. Pas d'écran, de port de communication et aucune donnée que les technologies de cette époque peuvent déchiffrer.

France l'observe un instant mais s'en désintéresse rapidement. Mis à part quelques glyphes en relief sur le côté, il n'y a effectivement rien d'exceptionnel.

— En supposant que tout ce que vous dites est vrai, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Vous allez enterrer votre capsule dans le jardin et vous vous trouvez un boulot au dépanneur du coin ? Ou avez-vous d'autres scientifiques à tuer à cette époque-ci ?

— Ne dites pas ça...

— Mais c'est pourtant ce que vous faites, n'est-ce pas ? L'Indien... Dessak. Je devine qu'il est aussi sur votre liste. Vous reviendrez finir votre besogne d'ici quelques mois, lorsque vous vous serez convaincu que je dois être éliminée pour le bien-être de l'humanité ?

— Taisez-vous ! crié-je. Ce n'est pas si simple. Si j'avais moins de cran, un peu plus de courage ou moins de culture, vous seriez morte à l'heure qu'il est. Il y a une autre solution. Je reste ici, à cette époque, pour vous surveiller. Mais vous devez me promettre que vous n'écrirez pas ces livres. Ce sont vos œuvres qui ont causé tant de remous, pas votre vie proprement dit. Promettez-moi de ne pas les écrire, de vous tenir loin des conférences. Vous pourrez continuer votre carrière de scientifique, vivre une vie tout à fait honnête et épanouie. Si vos œuvres ne sont jamais publiées, ma mission sera accomplie et je serai en paix avec moi-même. J'aurai sauvé la Terre, même si vous vous refusez à croire mon histoire.

France a commencé à tapoter la table du bout des doigts. Elle ouvre la bouche pour parler, hésite, puis se ravise. Au bout d'une minute, elle éclate en sanglot.

— Qu'y a t'il ? Je vous propose un marché honnête et vous promets de vous laisser la vie sauve. Expliquez-moi.

À ce moment précis, la porte d'entrée de la demeure de France s'ouvre dans un grand fracas et un homme entre sans précautions. Ses

vêtements sont similaires aux miens : noirs, utilitaires, définitivement de nature militaire. Je ne parviens pas à identifier son accoutrement mais quelque chose me dit qu'il n'est pas de cette époque.

— Ça ne sera pas nécessaire, dit-il comme s'il avait suivi notre discussion. Il pointe le canon d'un pistolet de fort calibre en direction de France Durivage.

Pris de surprise, j'ai à peine bougé lorsque le nouvel arrivant fait feu. France tombe, poussée par la déflagration qui lui arrache une bonne partie du crâne et éclabousse la pièce de gouttelettes écarlates. Je fais une tentative désespérée pour mettre la main sur mon arme mais mon adversaire est plus rapide. Il pointe et fait feu de nouveau. Ma main et une partie de mon avant-bras sont réduits en bouillie dégoulinante qui s'entremêle aux éclats de mon arme et de la capsule des extra-terrestres.

Je crie, contemple mon membre manquant. Je suis sur le point de défaillir.

— Qu'est-ce que... parviens-je à dire. Elle aurait accepté. Ses livres n'auraient jamais été publiés. Pourquoi ?

L'homme me garde en joue et vient retourner le cadavre de France du bout du pied afin de s'assurer qu'elle est bien morte. Comment pourrait-il en être autrement ? Il lui manque une bonne portion de la tête. Lorsqu'il parle, il est calme mais déterminé, comme s'il récitait les lignes d'un manuel militaire :

— 2011, vous mariez madame Durivage. 2012, vous avez une fille que vous nommez Clara. 2052, vous mourez, suivi de madame Durivage en 2055. Toutes ces années, France Durivage écrit en cachette sans jamais rien publier afin de tenir la promesse qu'elle vous aurait faite aujourd'hui. Après la mort de sa mère, votre fille trouve les manuscrits et publie l'ensemble des textes. L'œuvre serait passée inaperçue si madame Durivage n'avait pas tout d'abord été reconnue comme le chef de fil mondial en matière de supraconducteurs — technologies que nous avons attribuées directement aux banques de données de l'encyclopédie électronique que vous avez ramenée du futur.

Je regarde les éclats sur la table :

— Et la capsule ? C'est toute une génération de savants et d'hommes politiques que vous venez de détruire.

— Cette capsule ne contenait personne. Les extra-terrestres ont berné les dirigeants de votre ligne temporelle. C'est un émetteur, une balise qu'ils ont plantée dans le passé pour accélérer leur recherche d'une planète à coloniser. L'étude des technologies extra-terrestres par les survivants du massacre planétaire de 2312 ont découvert qu'il était pratiquement impossible pour l'ennemi de connaître avec autant de précision la présence d'une planète propice à la colonisation et de miser si efficacement le saut de leur armada. Ils devaient connaître l'existence de la Terre, de ses capacités

technologiques et militaires. Les calculs se sont montrés justes : 2007. C'est à cette époque qu'avait dû être envoyée la balise servant à leur signaler notre position.

— Mais pourquoi France alors ? Pourquoi la tuer ? Détruire la capsule aurait été suffisant.

— Cette balise détruite, nous pouvons nous attendre à ce que les extra-terrestres arrivent sur Terre en 2652 plutôt qu'en 2312. Il nous faut un gouvernement planétaire fort à l'arrivée des extra-terrestres : nous ne pouvons pas nous permettre l'écroulement de 2170 et les Âges Sombres.

Il fait une pause. Peut-il dire vrai ? La douleur dans mon bras est telle que je ne peux plus penser clairement. J'ai un haut-le-cœur et je serre les dents pour résorber un cri. Le monde s'estompe autour de moi.

— Les humains du 21^e siècle ne sont pas prêts pour les technologies que contient l'encyclopédie que vous avez en votre possession : pas avant les bombes de San Francisco et de New York de 2061. Je dois vous éliminer. Je suis sûr que vous comprenez : vous avez été envoyé dans le passé pour faire le même boulot que moi après tout.

Mon assaillant me regarde un instant sans rien dire, puis son doigt se crispe sur la détente.

Je baisse les yeux... Ma vie en échange d'un meilleur avenir. J'ai déjà fait le choix une fois... Suis-je prêt à le faire de nouveau ? L'assassin ne me laisse pas le choix. Lorsqu'il appuie sur la détente, mes dernières pensées vont vers France et une fille que je n'aurai jamais vu grandir.

Fin